

Introduction

Patrick Pépin

*Directeur général
de l'Ecole supérieure
de journalisme de Lille*

La complexité et le traitement journalistique de la complexité constituent l'un des thèmes fondateurs du Centre de recherche de l'Ecole supérieure de journalisme de Lille. Le Centre de recherche s'est constitué sur quatre thèmes qui doivent fédérer la totalité de notre action pour les prochaines années.

Le premier de ces thèmes concerne les rapports des journalistes avec les nouveaux outils de communication et cherche à analyser comment les nouvelles technologies peuvent modifier substantiellement notre façon de travailler. Le second thème s'attache aux rapports entre les journalistes et les autres acteurs sociaux, et de ce fait essaie de comprendre la place et la responsabilité des journalistes et des médias. Le troisième thème, quant à lui, est un peu plus opérationnel puisqu'il concerne les problèmes de lisibilité de l'information. Le dernier thème enfin est celui qui nous intéresse dans le cadre de ce troisième numéro des *Cahiers du journalisme*, à savoir celui du traitement journalistique de la complexité.

Pourquoi avons-nous choisi la complexité comme l'une des principales préoccupations du Centre de recherche ? Partons tout simplement de deux postulats. Le premier est très lié à ce qu'est l'Ecole supérieure de journalisme de Lille et à la conception qu'elle a de ce métier. Le journaliste a ainsi pour objet de rendre compte de la réalité, et de mettre cette réalité à la portée du plus grand nombre, c'est-à-dire la rendre lisible et accessible par tous. Ce qui consiste à dire que si le journaliste est certes un metteur en scène de la réalité, il est avant tout un pédagogue du quotidien.

Le deuxième postulat, quant à lui, touche au plus près la complexité. Le monde, notre planète,

c'est-à-dire, pour les journalistes, notre "terrain de jeu", est devenu en 20 ans beaucoup plus compliqué. Dans la vie quotidienne, il est devenu plus complexe du fait de l'inaccessibilité de l'échelle de traitement des problèmes. Pendant longtemps, l'espace où les gens avaient à traiter de vie quotidienne était en effet un espace maîtrisé. D'abord le diocèse puis, après la Révolution, le département. Aujourd'hui, tous ces espaces qui étaient les lieux habituels de traitement du quotidien, les lieux habituels de traitement des problèmes, se sont transformés. La dimension est désormais régionale, nationale mais aussi mondiale.

Nous vivons également dans un monde plus complexe parce que les connaissances, par le biais de la connexion de l'informatique et des télécommunications, circulent beaucoup plus vite qu'avant. Et puis les informations que nous recevons les uns et les autres sont plus nombreuses et variées. Les connaissances sont donc plus difficiles à trier, à utiliser et à mettre en relation. Or le signe propre de l'intelligence est d'être capable de mettre en relation, en contexte et en perspective une somme toujours plus considérable d'informations.

Au plan de la géopolitique, c'est-à-dire au plan des rapports de force entre les grands acteurs du monde, nous sommes passés d'une compréhension bipolaire du monde – Est et Ouest, Nord et Sud – à une compréhension que nous pourrions qualifier d'éclatée. Cette évolution s'est produite en l'espace d'une dizaine d'années seulement. Il a suffi que la Pologne se réveille, que le Mur de Berlin tombe pour que notre univers de référence habituel se transforme extrêmement vite. Dès lors se termine une vision simple et manichéenne du monde. Tous les schémas de pensée qui étaient en usage depuis déjà fort longtemps ont subitement été mis à mal.

Et en même temps, dans les rapports Nord-Sud, le développement de certains pays, notamment des "dragons" asiatiques, fait que les rapports de force économiques mondiaux ont considérablement changé. Et qu'il n'y a pas seulement d'un côté un Occident riche et prospère et, de l'autre, l'ensemble des pays du Sud, dont les pays asiatiques, qui seraient dans des conditions difficiles. Tous nos repères en matière de géopolitique ont donc changé avec une grande rapidité, ce qui fait que l'on a de plus en plus de mal à se situer, à comprendre. Nous sommes entrés dans un système d'interdépendance, très complexe et très compliqué. La finance et l'économie illustrent particulièrement bien cette complexité. On peut rajouter à tout cela des problèmes qui nous échappent, comme celui de la drogue qui est aujourd'hui le deuxième ou le troisième commerce mondial, juste après les armes et avant ou après le pétrole. Cela peut donner une idée de l'importance des flux. Et ces flux, totalement souterrains, sont injectés directement dans toutes les Bourses et dérèglent les systèmes financiers tels que nous les connaissons.

Alors face à notre mission de journaliste qui est de rendre le monde accessible, et face à cette réalité que l'on vient d'évoquer, nous sommes dans une

première contradiction. Il est difficile de rendre plus simples les rapports de force mondiaux. Il est difficile de rendre simples des découvertes scientifiques qui sont de plus en plus pointues dans des domaines de plus en plus précis et autour desquels il est difficile de faire aujourd'hui un certain nombre de connexions. Il est difficile de rendre compte d'une vie quotidienne qui n'est pas marquée par un espace que nous maîtrisons, un département ou une région, mais qui s'inscrit par exemple directement au sein de la Communauté européenne. Cette mission de

rendre "simple" le "compliqué" nous amène donc
 « *le marché des médias* à entrer dans la simplification, et parfois donc
est aujourd'hui dominé également dans un certain simplisme et une
par le "toujours plus vite" » certaine réduction de la réalité que nous avons à
 traiter.

La deuxième contradiction tient à mon avis à la structure même du marché des médias. Ce dernier est dominé aujourd'hui par le "toujours plus vite" mais aussi par le problème de la continuité et de l'alimentation constante en informations, qui touche peut-être plus particulièrement la télévision et la radio, mais qui n'épargne néanmoins pas totalement la presse écrite. C'est-à-dire qu'aujourd'hui, sur un fait d'actualité, la concurrence est telle que plus personne ne peut se permettre de ne plus alimenter en continuité. Or, plus l'information est complexe, plus elle demande de temps et de recul, plus elle demande de souci de mise en forme pour que le lecteur, l'auditeur ou le téléspectateur comprenne l'information. Et aujourd'hui, parce qu'ils sont nourris par de plus en plus d'informations, parce qu'ils sont contraints d'alimenter en permanence une antenne ou un journal, les médias ont de moins en moins de temps à consacrer à cette double tâche et ce, même si d'énormes progrès techniques ont été réalisés.

La première conséquence de tout ceci est que si nous ne traitons pas correctement ce problème de la complexité, il y a des risques que l'information du citoyen en pâtisse. Aux Etats-Unis, l'actualité internationale diffusée par les médias est sans doute moins bonne qu'il y a dix ans. Cela tient à ce que le monde est plus compliqué à aborder et que les Américains aiment les choses *a priori* lisibles et simples. Il y a donc eu un désintérêt progressif du public pour l'information internationale parce que cela était trop compliqué à comprendre. Et sous prétexte de rentabilité, les journaux là-bas ont décidé de réduire la part d'actualité internationale ou de la traiter en la simplifiant. Si l'on regarde un peu les pages internationales d'un journal comme *Le Monde*, on s'aperçoit qu'une tendance assez identique est en train de se développer chez nous.

Le deuxième risque possible est que l'information, si nous n'y prenons garde, peut avoir tendance à tronquer la réalité et à construire pour les besoins de la cause des représentations sociales fausses ou imaginaires. A ce titre, le livre tout récent de Béatrice Casanova sur la prise d'otages de la maternelle de Neuilly en mai 1993* mérite d'être lu. L'auteur y montre très bien, sous la forme d'un récit à deux voix (la prise d'otages du "dehors" et du "dedans") comment la réalité d'un événement peut être tronquée et montée en épingle par les médias.

Le troisième danger pour la profession réside dans le fait que le public est bien loin d'être dupe. Et la remise en cause du travail de l'informateur est de plus en plus régulière. C'est-à-dire que les gens continuent de lire des journaux... tout en pensant de plus en plus que ceux qui les écrivent racontent parfois n'importe quoi. Cette réaction est d'autant plus normale que les lecteurs sont, dans certains cas, eux-mêmes directement concernés par les événements décrits dans les médias : ils ont alors tout le loisir de constater le décalage parfois étonnant entre la réalité telle qu'ils l'ont vécue et la relation qui en est donnée.

Le fait que nous apportions une information souvent réductrice du monde complexe dans lequel nous vivons, le fait que nous construisions pour les besoins de la cause un récit médiatique relevant parfois plus de l'imaginaire que de la réalité et le fait enfin que le public ait vraiment conscience que, de temps en temps, nous racontons n'importe quoi constitue à n'en pas douter une somme de dangers qui met notre profession en péril.

Nous n'avons donc pas d'autre choix que de prendre en compte cette notion de complexité et de répondre à l'exigence d'éthique qu'expriment aujourd'hui les citoyens à l'égard des journalistes. Il est peut-être temps de s'alarmer de la dégradation progressive de notre image vis-à-vis du public, dégradation qui tient probablement au fait que notre récit n'est plus tout à fait conforme au monde, soit parce que les lois du marché nous imposent de traiter l'information "d'une certaine façon", soit parce que le monde lui-même est devenu si compliqué qu'il est de plus en plus difficile d'en témoigner avec justesse. Il y a donc un minimum d'humilité professionnelle à avoir par rapport aux faits, laquelle devrait nous obliger ni plus ni moins à refuser de traiter un sujet que l'on se juge incapable de restituer correctement. Il faut garder constamment en soi qu'à toujours trop simplifier, l'on en vient à travestir partiellement, voire totalement la réalité... ■

* CASANOVA Béatrice, DREYFUS Laurence (1997), *Chroniques d'une prise d'otages*, Flammarion, Paris